

753986

B. DELAVRANCEA



DISCOURS

LA QUESTION NATIONALE



Le rôle et les droits des roumains

d'au-delà des Carpathes

BCU Cluj / Central University Library Cluj



BUCAREST



IMPRIMERIE G. A. LAZAREANO, RUE EPISCOPIEL, 3

1894

DISCOURS

DE

M^R B. DELAVRANCEA

prononcé

dans la réunion publique de Ploesthi

le 19 (31) Décembre 1893

Jamais, au milieu d'une réunion publique, je n'ai ressenti une émotion aussi profonde que celle de maintenant que je puis à peine dominer. Emotionné par la foule, envers laquelle j'ai toujours été respectueux et préoccupé chaque fois que je suis monté à la tribune, émotionné par le sujet que je dois aborder, par la grande cause pour la défense de laquelle nous devons donner tout sans réserve et sans regrets. (Applaudissements).

Veillez donc, je vous prie, m'accorder une pleine liberté de parole. J'ai une confiance ancienne et inébranlable dans la masse des citoyens que les uns méprisent ouvertement, les autres dans le fond de leur conscience. Je crois dans le grand nombre comme dans un seul être, un et indivisible; je crois dans le peuple dont je serai toujours le fidèle serviteur. Mais mon credo est tellement saint, que je ne le renierai pas même quand la foule m'obligerait de voiler la vérité. Je me tairai, je me retirerai de la tribune, mais je ne consentirai pas à éviter une question qui s'élève au-dessus des intérêts des partis, au-dessus de tous nos autres intérêts secondaires et éphémères et qui domine notre droit d'être comme peuple, comme race, comme sentinelle de la civilisation européenne sur le litoral qui toujours a séparé en deux l'atmosphère du monde : la lumière et les ténèbres. (Applaudissements).

Pour quelle raison la jeunesse universitaire—espoir le plus proche de notre Nation—s'agite, s'émeut, se réunit-elle et discute, en prenant des *résolutions* qui l'honorent et qui font jaillir sur notre avenir la lumière et l'espérance? Pour quelle raison un frisson a-t-il passé dans des Corps Legislatifs, dans une majorité flétrie et morte, frisson si profond que la pression du banc ministériel n'a pu ni l'écartier ni le diminuer? Pour quelle raison les organes de publicité presque à l'unanimité sont-ils émus par le même sentiment? Pourquoi nos villes s'animent-elles? Pourquoi les Roumains se réunissent-ils et discutent-ils avec ce feu sacré qui précède les grands événements? Pourquoi vos enfants et vos frères reviennent-ils chaque jour de leurs études, saisis d'une douleur qui part de l'âme de la Roumanie et se réfléchit sur tous ses enfants? Et pourquoi l'opinion publique de l'occident commence-t-elle à partager nos préoccupations?

C'est parce que de la vaste prison des nationalités, qui sur la carte du monde se nomme *la Hongrie*, un frémissement de désespoir monte et trouble le génie élevé de l'humanité, c'est parce que dix millions de Roumains, de Serbes et Slovaques, crient à genoux, devant le monde entier : *lumière, justice, liberté!* (Applaudissements prolongés).

Et comme de ces dix millions, trois sont des douleurs roumaines, ni les savants, ni les négociants, ni les vieillards, ni les jeunes gens, de notre royaume, ne peuvent rester calmes et indifférents. Leur douleur est notre douleur! Ne pas ressentir cela, ce serait apparaître à l'Europe, à nous-mêmes, comme un peuple flétri et inconscient, qui ne sentant pas la fraternité, ne peut pas comprendre l'humanité. (applaudissements) Leur existence est notre existence. Si nous ne le comprenions pas, les étrangers seraient en droit de croire que les ténèbres de la mort planent sur la conscience nationale des Roumains! Notre indifférence serait un verdict de mort. Par la destruction de nos frères d'outre-monts nous recevrons le coup qui frappe les peuples destinés à disparaître. (Applaudissements).

Messieurs, celui qui a compris l'inquiétude et la tristesse de la Roumanie, mettant son autorité et sa parole à défendre ceux d'outre-monts, défendant ainsi le droit des Roumains de partout, c'est l'homme d'état, le patriote énergique et décidé de notre nation, (applaudissements prolongés) . . . o! vous faites bien, messieurs, de le saluer, car il a touché, la grande et douloureuse blessure des Roumains, avec sagesse et science, avec piété et avec un esprit profond, prouvant que la cause des

Roumains est celle de la civilisation européenne. Soyez convaincus, messieurs, qu'après votre approbation viendra la bénédiction de vos descendants, comme juste et éternelle récompense pour des défenseurs de peuples, comme Démètre Stourdza! (Applaudissements prolongés).

Lorsque l'homme d'état a soulevé la question des Roumains d'outre-monts, qu'ont-ils répondu ceux qui sont décidés de prolonger une puissance usurpée par des humiliations nationales? Il l'ont dénoncé aux ennemis de notre race, ils l'ont dénoncé à l'Europe, ils ont offensé la conscience de la Roumanie, ils ont percé le cœur du peuple que l'on crucifie au-delà des Carpathes! (Applaudissements).

Le banc ministériel s'est clairement exprimé en disant que les Hongrois peuvent, dans la monarchie des Habsbourg, détruire trois millions de Roumains sans que notre gouvernement ait le droit de dire à l'Europe: une cité de ta chaîne de défense se compromet; la clef de l'Orient faiblit à cause de quelques furieux asiatiques sur lesquels la culture et les institutions modernes s'écaillent et se pulvérisent comme une fine dorure qui n'adhère pas à l'Etat magyar. (Applaudissements).

N'aurions-nous pas même ce droit?

Notre gouvernement s'est renfermé dans l'idée étroite que les Hongrois sont chez eux, que leur souveraineté les met à couvert et nous interdit toute intervention. Cela est-il donc suffisant pour qu'un état trouble la force de résistance de l'Europe, et pour étouffer trois millions de Roumains?... L'on invoque la souveraineté d'un état? Mais au-dessus de la souveraineté des états domine la *Souveraineté de l'Humanité*. (Applaudissements). Et si notre siècle vers sa fin ne serait plus ému par les idées généreuses qui lui étaient si chères au commencement, l'intérêt du monde civilisé n'en reste pas moins au-dessus d'une souveraineté exercée sans scrupule et sans humanité. Chose bizarre! Au gouvernement nous avons des hommes qui professent, dans leurs relations internationales, les mêmes principes que des brigands! Les brigands dans les forêts sont chez eux et c'est pourquoi ils battent, tourmentent, pillent et tuent. Question de force, de puissance de fait! Les Hongrois sont mis à couvert par notre gouvernement sous le principe *banditesque* de la puissance de fait. (Applaudissements).

Messieurs, les Hongrois ont de la chance depuis six ans. A la tête de la Roumanie se trouvent d'humbles serviteurs des étrangers qui se prostituent non-seulement aux Hongrois mais

à toute autre puissance afin de détenir un pouvoir néfaste dans leurs mains. Ces humiliés ont osé, de sur le banc ministériel, défendre le crime de la Hongrie, comme même les ministres hongrois n'en ont pas eu le courage. De sur le banc ministériel de la Hongrie, Messieurs, personne n'a osé affirmer : nous sommes *ch'z nous*, donc nous pouvons commettre, au centre de l'Europe, n'importe quel assassinat national, sans qu'aucune des puissances européennes ait le droit de nous censurer, de nous le défendre.

Sur notre banc ministériel il y a les avocats des bourreaux de nos trois millions de frères ! (Applaudissements, approbations). Et s'ils ont besoin de titres, vis-à-vis de ceux de Buda-Pest, donnons leur ce diplôme, afin que toute âme roumaine et tous les gouvernements connaissent entièrement leur crime moral, l'injure qu'ils ont fait au peuple martyr d'outre-monts et à la Roumanie, deux fois endolorie : par l'assassinat d'outre-monts et par la défense des assassins qui s'élève de son banc ministériel. (Applaudissements).

Des Ghermani et des Labovary n'ont pas senti et ne pouvaient pas sentir que dans ceux d'outre-monts coule le même sang que le nôtre, parti d'un seul et même cœur roumain ! Entre eux et nous et ceux d'outre-monts pas un seul lien, pas un trait de relation par lequel passent dans leur conscience nos douleurs et nos aspirations. Ce qui a été corrompu, pourri et étranger de nous s'est assis sur le banc ministériel... des bâtards fourvoyés dans la famille roumaine, mis à la tête du pays par des manœuvres étrangères, maintenus au pouvoir par la dépravation et la terreur ! (Applaudissements enthousiastes).

Et lorsqu'ils ont invoqué en faveur des Hongrois le droit de faire n'importe quoi dans leur Etat, ils ne faisaient pas autre chose que de légitimer leur droit de commettre n'importe quel attentat, n'importe quelle confiscation des droits des citoyens de la Roumanie libre. Eux, *nos Hongrois* devaient naturellement défendre *les Hongrois* de nos frères ! (Applaudissements prolongés).

Voilà la vérité.

Mais ils ont poussé l'audace jusqu'à affirmer que les relations des Roumains d'outre-monts avec l'Etat magyar sont ceux de *conquis à conquérants*. Les Hongrois sont les conquérants, les Roumains sont les conquis de la Couronne de St. Etienne. Après avoir menti à leur conscience, à la conscience de la Roumanie et aux Roumains d'outre-monts, ils ont menti à l'Histoire ! Ils

ont essayé d'escroquer l'Histoire, confiants dans le succès qu'ils ont eu avec la haute signature du Roi! (Applaudissements).

Messieurs, permettez moi de vous montrer, en passant, que les droits historiques des Roumains n'ont j'amaï été prescrits et que par conséquent les ministres du pays ont essayé d'annuler le droit d'existence de trois millions d'entre nous, avec la même indifférence qui a toujours caractérisé la classe restée étrangère à notre vie et à nos aspirations.

Qui sont les paysans roumains de la monarchie des Habsbourgs? Quel à été leur rôle dans le passé historique? Quels sont les services qu'ils ont apporté à la monarchie, à la civilisation et à l'humanité?

A une époque reculée, messieurs, les Roumains représentaient *la force romaine, héroïque et lointaine*, plantée sur les deux versants des Carpathes pour défendre l'Empire contre les invasions barbares. Nous avons été emmenés sur le sol roumain d'aujourd'hui, après que les légions romaines eurent triomphé en Dacie.

Dès le commencement donc, nous ici, et nos frères de l'autre côté, formant la même famille, nous avons un double droit d'être où nous avons été et où nous sommes: le droit qui naît du sacrifice du sang des conquérants, droit qui dans l'humanité ne signifierait rien sans un second droit: le droit de la civilisation contre la barbarie, le droit de la lumière contre les ténèbres, de l'humanité ayant conscience de la loi contre des sauvages sans loi. La civilisation du monde romain était avec nous, et nous, en la défendant, nous avons inscrit dans l'histoire du monde le droit de notre existence nationale.

Eh bien, messieurs, nous avons eu ce rôle à travers les siècles et c'est parce que nous n'y avons jamais renoncé, que notre droit de vivre, comme peuple, n'a jamais cessé. (Applaudissements).

L'empire romain faiblit, pour de nombreuses causes, juste au moment où se déchâine les hordes barbares. L'empereur Aurélian recule, déplace sous le Danube la frontière de l'Empire, mettant ce fleuve gigantesque comme une ceinture de défense entre le monde romain et les flots barbares.

Ce qui était milice régulière quitta la Dacie; mais les colons romains qui, dans un mélange en fermentation ethnique avec les Daces préparaient un nouveau peuple roman, restèrent fixés aux rochers et aux pentes des Carpathes. Ils sont demeurés afin de prouver que la vitalité romaine est destinée

à durer éternellement comme Rome la cité éternelle. (Applaudissements).

Du Nord, de l'Orient, et plus tard du Sud, se sont élancées les invasions comme un déluge. Le monde était en cataclysme. Les envahisseurs se sont heurtés aux Daco-romains des Carpathes, mais ceux-ci ont pénétré dans leur sol avec de profondes racines. Ils se sont recourbés, dans leur résistance suprême, comme des chênes dans la tempête, mais ils n'ont pas été arrachés. Les flots des barbares les ont minés, mais, comme s'ils avaient fait un tout avec la Dacie... les flots ont passé par dessus le Danube, se sont heurtés aux Alpes, ont sauté par dessus leur cime en inondant les campagnes heureuses de l'Italie... et le déluge s'est écoulé balayant dans son parcours les groupements les plus faibles... et les Daco-romains se sont relevés plus forts et plus aguerris afin de ne jamais périr ! (Applaudissements).

Les langues barbares se sont jetées sur la langue roumaine. Mais elle était armée des lois puissantes de la langue mère. Elle a passé au crible du génie romain tous les éléments étrangers qui l'ont pénétrée de force, elle les a transformés, les a polis, leur a donné un nouvel aspect, les a animés de sa vie supérieure en éliminant tout ce qu'ils avaient de primitif et de répulsif. Notre langue est sortie triomphante de cette guerre, afin qu'aujourd'hui nous soyons douze millions à la parler et à l'écrire, décidés à ne l'échanger contre aucune langue du monde, car elle est l'âme de la pensée roumaine ! (Applaudissements).

Ainsi donc, là où l'aigle romaine a arrêté son vol et a placé son nid, c'est là qu'elle est restée dans les siècles afin qu'aujourd'hui les historiens et les savants du monde demeurent saisis de la force de résistance de la race latine. (Applaudissements).

Entre les invasions, et plus tard après qu'elles eurent plus ou moins cessé, le peuple roumain, ici et de l'autre côté, s'est organisé en petits mais puissants états, en *Voïvodats*, en *Duchés*, et en *Capitaineries* militaires.

A la tête de ces états il y avait par un *voïvod*, un *duc*, et un *capitaine*. Ces patries roumaines étaient divisées en classes reliées entre elles, ayant le même intérêt commun d'exister comme une grande famille romane. Les boyards constituaient la classe des héros, des militaires par excellence ; les *Kinez*, capitaines de district ; les paysans, hommes libres, ayant le de-

voir d'établir et de défendre les camps, les murs de résistance, les châteaux forts et les forteresses.

Le peuple roumain, dans ses voïvodats, était libre et maître de lui; à côté de l'organisation militaire, il a aussi un aspect démocratique. Ses tribunaux étaient formés par des Kinez, des boyards et des paysans; ses juges étaient élus par le peuple. Les droits et les devoirs des Roumains étaient anciens, coutumiers, et transmis de génération en génération.

Ainsi donc, messieurs, jusqu'à la fin du XIV-a siècle, le peuple roumain d'outre-mont est libre, ayant sa langue, ses coutumes, ses droits et ses états absolument différents des étrangers resserés entre ces groupements militaires et démocratiques.

En 1254 Bella IV, Roi de Hongrie, écrivait au pape Innocent IV que les Hongrois ne savent pas défendre les camps. Comment un peuple sauvage pouvait-il connaître cet art? Les Roumains possédaient cette science militaire, stratégique et d'ingénieur, parce qu'ils étaient dépositaires de la culture romaine.

Le Roi Sigismond avoue, par écrit, que les Roumains d'après une antique science et une ancienne habitude, savent construire tout espèces de fortifications, des camps et des châteaux-forts, et qu'ils peuvent les défendre, et sont même d'excellents militaires lorsqu'ils prennent part à des expéditions lointaines. Jusqu'en 1600 en Hongrie et en Transylvanie on trouve les traces des institutions militaires du peuple roumain. En 1672 même l'Empereur Ferdinand II reconnaît et affermit les anciennes libertés et droits des Roumains de la Drave et de la Save, en témoignant devant l'Europe, que ce peuple a gagné des droits immortels vis-à-vis de l'Empire d'Allemagne et de toute la chrétienté occidentale, parce qu'il a défendu les frontières de l'Autriche contre les invasions turques. Et que leur reconnaît-on? *Jus veteris libertatis*. Des libertés anciennes, des droits anciens, une manière spéciale d'être, de se développer, dont l'origine se perd dans les institutions des provinces et des municipes latins.

Messieurs, notre rôle historique, dans l'humanité, a été de défendre quatre civilisations: premièrement nous avons défendu la *civilisation romaine* proprement dite jusqu'au moment où des profondeurs des steppes surgirent les hordes barbares; ensuite nous avons défendu la *civilisation byzantine*, sur le Dniester, sur le Danube, et, dans un dernier effort, dans les défilés des Balcans. Lorsque plus tard l'invasion est partie du sud

est, nous autres sur le Danube et ceux d'outre-Carpathes, nous avons été le mur de défense de la *civilisation chrétienne*, de Vienne, de l'Europe. Enfin, quoique fatigués par des luttes séculaires, si la race asiatique n'a pas établi définitivement ses frontières jusque sous les murs de Vienne, c'est que nous et les Roumains de la grande principauté de Transylvanie, par notre position, nous interceptions d'une manière à peu après complète la communication entre les deux expansions de cette puissance, rendant impossible son établissement de l'autre côté du Danube dans la monarchie des Habsbourgs. Nous avons eu ce rôle vis-à-vis la *civilisation moderne*, tandis que les Hongrois furent vaincus dans le premier choc sérieux avec la puissance ottomane, et que Bude devint un paschalik, sur ses tours flotant la semilune triomphante. (Applaudissements).

Ainsi donc, de ce côté-ci, et de l'autre côté des Carpathes, nous avons été le mur de défense de l'Europe. Nous avons été l'épée de la chrétienté et de la civilisation; nous avons été le peuple établi au seuil de la barbarie. De nos frontières, comme par de grandes fenêtres, nous regardions, à l'orient et au sud, les complots des ténèbres contre la lumière, restant comme une digue inébranlable et donnant le temps aux peuples de l'Europe de se clarifier et de se fixer définitivement dans l'histoire de l'humanité. (Applaudissements).

Voilà notre rôle. Mission terrible, car il a fallu nous saigner pendant des centaines d'années pour le repos et pour le progrès du monde. (Applaudissements).

Et aujourd'hui, lorsque nous nous sommes élevés à une vie plus grande que celle du passé, notre rôle commence, car nous sommes mis à l'une des portes de passage du despotisme âpre et barbare contre la vie moderne agitée par un idéal noble et lumineux. (Applaudissements).

Et puisque nous avons rempli ce rôle, nous et nos frères de l'autre côté des Carpathes, et puisque l'Europe nous demande de le remplir indéfiniment à l'avenir, ceux qui ne savent pas parler avec dignité et avec une légitime fierté, en notre nom, sont d'humbles laquais des étrangers et d'indignes serviteurs de la patrie et de la race roumaine. Ils n'ont pas pénétré dans notre histoire comme ils n'ont pas compris notre nouvelle vie. Détachés de notre passé, ennemis de nos revendications modernes, aveugles en face des grandes formes de la vie vers lesquelles tend le peuple roumain, ils sont prêts à tout abandonner dans les mains des étrangers audacieux: et

les droits qui découlent de notre passé et les droits qui sont intimement liés à notre rôle de fidèle sentinelle sur la frontière de la civilisation européenne. (Applaudissements).

Examinons cependant plus attentivement la situation et les droits de ceux d'outre-monts. Sont-ils un peuple *conquis* et les Hongrois des *conquérants*? Ont-ils jamais consenti à une situation qui doit indigner l'esprit de justice de l'humanité? Ont-ils laissé passer les siècles sans élever la voix, sans lever les bras, sans être allumés par la conscience de la race, du passé et de leur destinée? Ont-ils fait, oui ou non, des actes de protestations générales et historiques? Ont-ils, oui ou non, prouvé cet héroïsme sublime qui assure une Patrie et des droits dans l'humanité? Non, ils n'ont pas abandonné, dans les mains de ceux que l'impudent ministre des Domaines appelle des conquérants, le droit d'exister comme peuple distinct par la race et par son génie de ceux qui l'entouraient.

Messieurs, vers la fin du XIV-e siècle, un mal, insensible auparavant, s'étend sur les Roumains d'outre-monts. Les boyards commencent à faiblir, à s'ammollir, à trouver difficile une vie de lutte perpétuelle pour l'indépendance. La féodalité magyare les frappe s'ils résistent, leur sourit s'ils cèdent. Quittant la cause nationale, ils s'assurent les bénéfices des seigneurs féodaux: vivre sans travailler, être grands sans sacrifices, *dominer sans vertus*. Plus ou moins forcés de céder, les *boyards* se détachent de *leurs paysans libres*, ils passent au *catholicisme* d'abord, ou *magyarisme* ensuite. La plaie de la boyarie a commencé chez eux plus tôt que chez nous. (applaudissements). Les anciennes coutumes, les institutions organiques, les droits et les libertés héritées, faiblissent, s'ébranlent. A leur place s'établit, peu à peu, une manière d'être étrangère aux aspirations et à la vie intime des Roumains. Insensiblement, la lutte religieuse, confiée à des barbares, étend la féodalité sur les voïvodats romans.

Dans les états, dans les villes, dans les masses, et les groupements des paysans libres, s'étend et se raffermi le réseau des seigneurs magyars ou roumains magyarisés.

Mais, même chez ces *traîtres* de notre race, messieurs, se retrouvent l'énergie et la possibilité de la grandeur romaine, car de ceux-ci naît le génial, et le plus héroïque Roi de Hongrie, Mathias Corvin. (Applaudissements).

Les Roumains, trahis par leurs chefs, perdent leur an-

cienne autorité, mais ne veulent pas perdre *les libertés et les droits anciens*. Et aussitôt que ces libertés et ces droits, sont menacés et amoindris, non par *conquête* mais par abandon de la part de ceux qui avaient le devoir de les défendre, et par l'extension du féodalisme, les paysans roumains commencent cette suite de protestations qui secouent la Transylvanie, le Banat et la Hongrie. Ils ne ferment pas les yeux, ils n'acceptent pas l'esclavage, ils ne comprennent la vie que libres. Ceux auxquels Rome avait transmis le génie, l'énergie et la puissance de résister, à peine s'aperçoivent-ils que de nouvelles formes s'insinuent à la place des anciennes institutions, qu'ils jettent le premier cri de liberté, dans le Banat, en 1387. Cinquante ans ne s'écoulent pas depuis cette révolution, et le pays du Hatzeg se lève contre le féodalisme dans lequel étouffait le paysan daco-roumain.

En général on ne connaît que deux révolutions de l'autre côté des Carpathes, celle de Horia et celle de 1848.

Mais les documents, les diplômes et les histoires, écrites par nos ennemis, sont des témoignages ineffaçables que les *paysans roumains*, d'outre-monts, ont compris que la *révolution perpétuelle* est le seul moyen de sauver leur langue et d'arrêter par le sang le verdict historique: *les Roumains consentent à ne plus être*. (Applaudissements).

Messieurs, l'histoire de nos pères est une longue série de révolutions contre ceux qui ont essayé de les exterminer ou de les engloutir, de les digérer et de les assimiler. (Applaudissements).

Non, messieurs, l'histoire ne peut dire autre chose sinon que pendant des siècles, en Transylvanie et dans le Banat, la révolution des paysans roumains n'a pas cessé. Ces soulèvements (*tumultus rusticorum*) sont des cris séculaires, qui ont arrêté la *grande prescription* que l'on applique aux peuples qui, soumis et épuisés, consentent à disparaître. (Applaudissements).

Qu'est devenu le grand empire des Khans? Qui parle encore aujourd'hui des Tartares qui couvraient une grande partie de la Russie? Où sont les Tartares? Ce ne sont pas les armes qui les ont effacés, mais la cession bienveillante de leur langue et de leur conscience, mais leur abandon d'eux-mêmes, mais cet état de lassitude ethnique qui équivaut au consentement de ne plus exister avec un aspect national distinct, dans l'histoire, dans l'humanité. Tous les peuples disparus se sont éteints par absorption, et non par extermination. Non pas qu'ils ne pouvaient

plus vivre, mais ils ne l'ont plus *voulu*. Le bien et le repos du vaincu n'a charmé que ces peuples qui n'ont plus eu le courage de verser leur sang pour leur existence.

Ni la paix des esclaves n'a tenté le peuple roumain d'outre-Carpathes, ni la torture, ni la mort ne l'ont épouvanté. Deux ans ont à peine passé, depuis la révolution du Hatzeg, et un autre soulèvement, plus terrible, éclate dans le comitat de Shoinok, sous la conduite de Gaï *Románul* et de Michel *Románul*. Les paysans roumains paraissent, cette fois, comme des légions romaines, comme des vétérans aguerris à la guerre, prêts à vaincre ou à mourir. Leur suprême décision leur donne cet ordre dans la marche, ce courage dans l'attaque, cette fermeté héroïque, lorsqu'ils sont envahis, que seules les armées romaines ont eues aux époques de simplicité et de grandeur militaires. Deux fois ils s'entre-choquent avec l'armée des féodaux magyars. Tant de sang coule que les seigneurs faiblissent et s'effraient des géants aux poitrines nues, et ils ne voient d'autre salut que dans la paix.—Et la paix fut conclue. Mais que veulent, que désirent les paysans roumains? Les documents, qui ne sont pas écrits par nous, disent catégoriquement que le peuple roumain s'est révolté et a guerroyé; *pro reacquir ndis et reobtinentis pristinis libertatibus*, c'est-à-dire *pour obtenir et sauvegarder la liberté d'auparavant*, anciens droits et anciennes libertés organisées et développées par lui dans ses états libres dont le fond ethnique n'avait en rien été altéré par la féodalité. Le traité de paix est conclu. L'on consacre, par un serment solennel, le respect des légitimes revendications des paysans. L'on prévoit que, chaque année, avant l'Ascension, deux vieillards se réuniront, de chaque village, sur le mont Bobalna, afin de discuter les besoins du peuple et afin de voir si les nobles féodaux ont partout respecté les droits affermis par la victoire et garantis par le serment. Voilà le *Sénat romain* resuscité sur le mont Bobalna, la *gheroussie* d'au-delà des Carpathes, voilà le *premier parlement* roumain, conçu dès la révolution de 1437. (Applaudissements).

Mais les seigneurs ont accepté la paix par nécessité. Ils l'ont contracté avec l'arrière pensée de tromper. Tandis que les Roumains avaient foi dans leur parole, dans leur serment sur la croix, la noblesse magyare s'unit aux Sases et aux Sécouis et jurent d'*exterminer les paysans roumains*. Ce pacte, connu sous le nom de *unio trium nationum*, a été toujours invoqué pour soutenir que les Roumains, d'au-delà des Carpathes, ne

sont, suivant le droit public, que *tolérés*, obligés de séjourner dans leur Patrie tant que le jugeront bon quelques centaines de familles magyares. Mais nous, nous pouvons prouver au monde, l'histoire en main, que ce pacte est sorti de la violation de la paix, faite et consacrée par le libre consentement des deux parties belligérantes, que ce pacte a été fait en foulant aux pieds le serment d'une manière impie, offensant Dieu et l'humanité. On invoque donc contre les Roumains le *parjure des nobles hongrois*, un *sacrilège*, dont un peuple civilisé, aujourd'hui du moins, devrait rougir devant le monde ! (Applaudissements prolongés).

Après que fut conclu, en secret, ce pacte d'extermination, les trois forces unies se jettent sur les paysans roumains. Cette fois-ci, les notres, surpris, sont vaincus. Ou profite de ce pacte sacrilège et d'un mouvement en Hongrie, auquel les Roumains n'ont pas participé, pour jeter sur les paysans de toute la Transylvanie et du Banat une série de lois exécrables et sanguinaires.

Et afin que la cruauté soit à jamais la gloire des nobles magyars, on a conçu des lois pour exterminer un peuple entier, «*de extirpatione radicibus populi valachici item de valachorum progenie a stirpe delenda*», pour la destruction jusqu'à la racine du peuple valaque. Un Roi de Hongrie propose, dans le concile chrétien de Lucques, notre extermination aussi, depuis le Dniester jusqu'au Danube. Une tête de roumain était évaluée 40 florins hongrois. Avec de semblables sauvages, quel sort pouvait avoir le peuple roumain d'au-delà des Carpathes ? Ils sont réduits à l'esclavage, attachés à la glèbe, vendus avec, et plus tard la traite des blancs était pratiquée par les nobles magyars : des Roumains sont vendus au marché, et ailleurs même on les attache au joug comme des bêtes de somme. Les femmes sont obligées de travailler toute la semaine chez les baronnes paresseuses et cruelles. Les prêtres sont obligés d'entretenir dans leurs maisons les chiens de chasse des seigneurs. Les enfants sont punis, comme pour un crime, s'ils essaient d'apprendre à lire. Les paysans sont obligés de travailler presque toute l'année pour ceux qui ne vivaient qu'à la chasse et dans des orgies. Les nobles hongrois ont le droit d'empaler, *jus patibuli*, et de décapiter, *jus gladii*, les roumains, sans qu'ils puissent intenter une action devant la justice contre leurs seigneurs, même s'ils ont été pris en flagrant délit. Sous un tel régime, quel peuple n'aurait pas courbé la tête pour dire adieu à la vie nationale ? Et malgré tout, messieurs, le peuple rou-

main ne s'est pas endormi dans l'esclavage, n'a pas expiré sous la terreur des lois sauvages. Rien n'a pu étouffer sa conscience de ce qu'il a été, de ce qu'il est, et quels droits imprescriptibles il a à une vie digne et libre.

Trente ans ne se passent pas, depuis les trois premières révolutions, et les Roumains se soulèvent de nouveau au nom *des anciens droits et des anciennes libertés*, dans les district de Seicei et de Médias. Douze ans plus tard, la révolution éclate en Transylvanie. Vingt deux ans, après que ce soulèvement fut calmé, les Banatins se révoltent jusqu'à Orestii.

En 1659, après que Michel le Brave détait André Bathory à Sibiu, le peuple de Transylvanie se soulève, comme un géant, impatient de reconquerir la vie à laquelle il avait droit. Un noble hongrois, Bethlen, donne son verdict sur cette révolution. Il reconnaît que la noblesse maghyare devait laver ses crimes dans son sang. *La divinité, s'écrie-t-il, s'est transformée pour eux en furie afin de punir les péchés des nobles.* Voilà une de leurs voix, qui traverse les siècles, afin de témoigner des crimes maghyars et pour comparer la révolution des Roumains à l'aspect terrible de la Divinité. Révolution divine, en effet, car elle éclatait au nom des droits les plus sacrés et frappait les crimes les plus atroces! (applaudissements). Sous Michel, messieurs, comme sous Etienne, comme sous Pierre, chaque fois que des armées d'ici, chaque fois qu'un étendard moldave ou valaque, ont passé les Carpathes, des secousses nationales ont éclaté. Les drapeaux du pays, de l'autre côté, dans notre passé et dans le leur, ont signifié toujours: révolution, liberté! (Applaudissements).

Mais est-ce ici que s'arrêtent les grands mouvements roumains? Non, messieurs, car ils ne cesseront que lorsque auront été reconnus les droits auxquels n'ont jamais renoncé ceux d'au-delà des Carpathes.

A XVIII siècle, en 84 ans, les Roumains se sont *révoltés sept fois*, à Alba-Julia, à Dobra, deux fois à Abroud, à Trascaou, dans toute l'étendue de l'Ardeal, jusqu'à la grande révolution de Horia, Closca et Crisian. Une révolution, chaque douze ans. On leur avait ravi le droit d'être comme peuple, on leur avait confisqué les droits de l'homme, on avait décrété ouvertement, et par des lois, leur extermination. Forcés dans leur conscience et dépouillés de tout le fruit de leur labeur... il ne leur restait plus que la *révolution perpétuelle* pour ne pas périr. Afin que vous jugiez de leurs suprêmes droits, je

n'ai qu'à vous dire qu'en 1778, Joseph II voulant visiter la Transylvanie, l'impératrice Marie-Thérèse donna l'ordre au gouvernement transylvain de déblayer les voies publiques des cadavres de ceux que l'on étranglait, que l'on empalait, que l'on torturait dans les supplices des tenailles et de la roue. Ces cadavres, souvent mutilés, jetés à la voirie, étaient ceux des martyrs d'un peuple saint, saint par sa souffrance, et par sa décision de vaincre par la mort ! (Applaudissements).

Messieurs, voilà les douleurs historiques des roumains, voilà les droits de nos frères sanctifié par le sang, voilà les assassinats historiques de leurs boureaux ! (applaudissements prolongés ; émotion dans la salle) O ! je vous comprends... j'éprouve le même frisson que vous... dans mon âme, une frénésie de révolte... Il me semble que je suis comme un revenant qui vient frémissant devant vous, de cette longue tragédie de cinq siècles d'un peuple qui n'a pas consenti à mourir, ni à vivre sans droits ! (Applaudissements frénétiques).

Ni les tortures, ni le pal, ni les tenailles, ni la roue qui les brisait, avec ou sans coup de grâce, ni l'aspect effrayant des voies publiques couvertes de cadavres, ni le fait que l'on jetait et que l'on éparpillait par toutes les villes les morceaux arrachés aux corps des martyrs, rien de tout cela n'a intimidé ni soumis le peuple roumain ! Là où les Hongrois jetaient les ossements et là où le vent dispersait les chevelures des paysans, la colère augmentait, la haine s'attisait et la révolte s'allumait ! (applaudissements). Les Roumains d'au-delà des Carpathes, de même que les Irlandais, sont les deux grands exemples, dans l'histoire de l'humanité, qui doivent nous convaincre qu'un peuple ne périt pas s'il ne consent à sa perte. Ce sont *Eux* les héros de notre race.... donnent-leur la couronne de chêne, à eux qui ont porté la couronne des martyrs ! (Applaudissements prolongés).

En 1784 ils se soulèvent en masse, poussés par une haine légitime et par des droits imprescriptibles, comme représentants de la colère divine, afin de châtier les péchés et les crimes de leurs bourreaux. Horia a secoué dans ses foudements la féodalité hongroise. Vienne a dû tenir compte de l'existence d'un peuple ayant une mission historique sous la couronne des Habsbourgs.

Ils se sentaient les véritables *maîtres (domini)* de leur terres ; ni les lois sauvages, ni la terreur sans exemple dans l'histoire de l'humanité, n'ont étouffé dans le paysan roumain

la conscience persévérante qu'il est *le maître antique et légitime de ce sol roumain*. (Applaudissements).

Messieurs, souvenons nous que cette révolution a précédé de quelques années la grande révolution française, prédestinée à changer la face du monde et à ouvrir une voie large aux éternels principes démocratiques de notre siècle. Les Roumains, sous Horia, se sont soulevés au nom des mêmes droits imprescriptibles de l'homme comme le grand peuple français. (Applaudissements). Dans leur revendications la cause de tous les déshérités! (Applaudissements).

C'est en vain que l'on a brisé avec la roue les chefs révolutionnaires, c'est en vain que l'on a déchiré en lambeaux sanglants leur corps afin de les exposer dans les villes de l'Ardeal et de la Hongrie. Du cœur de Horia, enterré sous la roue du supplice, a tresailli de nouveau et s'est élevé, plus haut et plus splendide, l'idéal des Roumains! (Applaudissements prolongés). En 1848, sur le champ de Blaj, appelé depuis *le camp de la liberté*, les Roumains se réunirent plus de 40.000, saisis du frisson de liberté qui traversait le monde dans l'attente d'une vie nouvelle. Leur révolution commence comme une fête divine et humaine. Ils ont devant eux la croix, symbole de l'héroïsme, du martyre et de la rédemption. Ils commencent par un service divin. Leur cœur palpite d'émotions accumulées par des siècles. Il font un *serment* qui était dans leur conscience, qui était dans leur sang, que nous mêmes nous ne saurions méconnaître sans faire la plus grave injure à notre race. (Applaudissements). Ce serment est celui de tout un peuple et a été fait devant «*le Dieu vivant*» sur la conscience de notre peuple; il est sorti de l'émotion d'un peuple martyr, tourmenté sans être soumis pendant cinq siècles écoulés. (Applaudissements).

Ce serment honore ceux d'outre-monts, et comme *hommes*, et comme *citoyens* et comme *Roumains*. Souvenons-nous en, messieurs, car c'est là un acte de sagesse et de patriotisme. Le voici: — «Je jure, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, au Dieu vivant, que je serai *fidèle à l'Empereur* d'Autriche et Prince de l'Ardeal, Ferdinand I, ainsi qu'à l'Auguste maison d'Autriche; je serai l'ami des amis de Sa Majesté et de la Patrie, je serai l'ennemi de leurs ennemis. Comme Roumain, je soutiendrai toujours *notre Nation Roumaine*, sur la voie *juste et légale*, et je la défendrait de toutes mes forces contre toute attaque ou toute oppression; je n'agirai jamais contre les droits et les intérêts de la Nation Roumaine; je

maintiendrai et je défendrai la loi et la langue roumaine, ainsi que la liberté, l'égalité et la fraternité. Sur ces principes, je respecterai toutes les nations de l'Ardeal, désirant un égal respect de leur part. Je n'essaierai d'opprimer personne, mais je ne souffrirai pas non plus que l'on nous opprime, je travaillerai suivant mes moyens à lever la gl'be, à émanciper l'industrie et le commerce, à sauvegarder la justice, à faire progresser le bien de l'Humanité, de la Nation roumaine et de notre Patrie. Qu'ainsi Dieu me vienne en aide, et m'accorde la rédemption de mon âme. Amen!—Voilà, messieurs, comment ils ont su mettre d'accord leurs intérêts à ceux de la maison regnante, à ceux de la Patrie, à l'idéal démocratique, aux revendications de l'humanité. Ni la foi envers le Souverain, ni la confiance dans leurs droits et dans leur destinée, rien de ce qui est grand et saint, n'a été oublié de ces héros sages et dignes de notre race. Et c'est seulement lorsque la révolution despotique des Hongrois foule aux pieds leur sublime serment, qu'ils se jettent dans une lutte homérique, lutte dans laquelle chaque paysan a été un héros légendaire. (Applaudissements).

Voilà, messieurs, les actes de la tragédie nationale d'au-delà des Carpathes. Ils sont grands et terribles, et seront toujours comme des exemples glorieux de la manière dont un peuple a su empêcher la puissance du temps et la fatalité historique de lui précéder ses droits et son rôle dans l'humanité. (Applaudissements). Les Roumains apparaissent comme un géant blessé : sur lui, pèse une meute de sauvages par la fraude, la trahison et les acrilège ; ses révolutions sont les secousses continuelles du géant vivant d'une vie éternelle ; à chaque secousse les plaies se sont ouvertes ; son sang pur et généreux a coulé en abondance ; mais beaucoup de ceux qui pesaient sur ses épaules sont tombés stués par ses grandes commotions. (Applaudissements).

Voilà, Messieurs, la relation de fait des roumains de l'Ardeal avec les seigneurs magyars unis aux Sécouis et aux Sasses : en guerres séculaires sans jamais consentir à s'incliner devant les lois dictées par une couche étrangère. Un peuple en perpétuelle révolution ne peut être considéré ni comme vaincu, ni, encore moins, comme conquis. La conquête devient un fait accompli, *une réalité historique*, alors seulement que celui qui est envahi se plie et renonce à sa vie propre. Quant au droit public de l'Ardeal, qui dure jusqu'en 48 — au fond, dans ses principes dominants, dans l'idée essentielle que les Roumains

sont un *peuple toléré*, il naît, ce droit, d'un *sacrilège magyar*, d'un pacte frappé d'infamie dès son origine. Le temps et l'histoire ne créent pas des droits pour une classe de parjures, de même qu'ils n'ont pas créé des droits pour les bandits de terre et de mer.

Quant à la Couronne de St. Etienne, elle n'a jamais compris, dans son cercle étroit, la grande principauté de Transylvanie. L'Ardeal n'a pas été conquis par la Hongrie proprement dite. L'Ardeal est resté pendant des centaines d'années indépendant, tandis que l'Etat de Hongrie n'existait plus. L'Ardeal a été adjoint, et non pas conquis, à la Hongrie, en 1865, par une double illégalité. D'abord la noblesse magyare a arraché l'Ardeal, en menaçant de trahir l'Empire d'Autriche à la veille de la guerre avec la Prusse. Ensuite, la Diète qui a voté l'union était convoquée en vertu de la constitution de 1791, foulant ainsi aux pieds des droits conquis par le peuple roumain dès 1861 et jusqu'à 1865. Le diplôme de l'empereur de 1861, son rescrit de 1863 qui impose à la Diète transylvaine, premièrement : *la réalisation de l'égalité de droits de la Nation roumaine* ; le fait que les Roumains sont reconnus égaux aux magyars, aux Secuis et aux Sasses, qu'ils sont représentés dans la Diète, que leur langue est officiellement admise dans le Parlement, que l'Empereur même signe en roumain, en témoignage que les Roumains sont un peuple souverain sous sa Couronne, constituent autant de droits qui sont rejetés par le retour, en 1865, à la constitution de 1791. Dans la Diète qui est convoquée, suivant cette constitution, il est naturel que le peuple roumain n'est pas représenté. Ainsi donc l'union de la Transylvanie roumaine est votée contre la volonté des Roumains, c'est à dire contre la Souveraineté légale et ethnique de ce pays. Voilà comment, de fait, l'Ardeal a passé à la Couronne de Hongrie.

Et il se trouve des ministres, en Roumanie, pour déclarer, dans le Parlement, que les Roumains sont *conquis* et les Hongrois *conquérants* ? Mais c'est là une trahison, une honte, un crime moral qu'ils commettent ! (applaudissements). Et il se trouve chez nous des ministres, qui abandonnent une cause aussi juste et aussi grande, en offensant, par leur ignorance et leur pusillanimité indigne, les aspirations d'un peuple héroïque et saint ? Mais, quoi ! C'est la cause de quelques humiliés, de quelques étrangers, d'une agglomération ignoble au-delà des Carpathes ? Non, messieurs, c'est la cause d'un peuple frère,

d'un peuple ayant des droits en Europe, loyal, brave et fidèle à la Patrie et au Souverain; c'est la cause d'un peuple ayant un rôle historique rempli jusqu'à présent, et de fait, à lui et à nous, confié indéfiniment dans l'avenir; c'est la cause de ce peuple qui, avec nous, est resté comme un mur de défense, à l'abri duquel les autres nations se sont formées, développées, et ont pu atteindre au progrès et à la civilisation moderne. De semblables causes peuvent être défendues avec succès! (Applaudissements).

Des ennemis seuls et des ignorants de notre rôle, et de notre mission dans l'avenir, peuvent tenir le langage que les ministres actuels ont tenu en séance publique. Et, pardonnez-moi, mais seul un misérable peut déclarer aujourd'hui, de sur le banc ministériel de la Roumanie, que : *les aspirations de ceux d'outre-mont ne sont pas toutes légitimes*. (Applaudissements prolongés). Cet audacieux, inconscient ou traître, a humilié deux peuples devant les Magyars... et il est encore sur le banc ministériel? Je vous avoue qu'il y a des grâces et des tolérances qui me font frissonner! (Applaudissements).

Bibesco l'a dit : «Ce pays est destiné à être toujours humilié». Les successeurs du régime de Bibesco méprisent de même le pays et la race roumaine. Comme Bibesco et comme eux, l'historien magyar Kemény s'écrie : «le Roumain est un esclave jeté dans la poussière et condamné à vivre dans l'arbitraire». Les Bibesco, les Lahovary, les Carp, et les Kemény, sentent, pensent, et se conduisent de même. (applaudissements prolongés). Cette race de *ciocoi*, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, sera méprisante et despotique envers nous et lâchement humiliée devant les étrangers! (Applaudissement prolongés).

Les ministres actuels nous disent que nous sommes «*petits*». Petits? Oui. Nous sommes tous 12 millions. Mais il ne s'agit pas d'un petit peuple, mais de grands droits et d'un grand rôle que nous avons rempli et que nous devons remplir à la porte la plus difficile où l'Europe est menacée par un Etat colossal, primitif et barbare. Petits? Mais en 1878 Vienne résonne de ces mots : «*un petit pays qui a su être grand*». (applaudissements). Petits? Mais lorsque la Russie triomphante, oubliant que nous lui avons sauvé l'honneur, voulait nous asservir deux ans avec le passage lent de son armée, nous, ces *petits*, nous nous sommes opposés à la volonté du *colosse*. Et dans quelle situation étions-nous? La Russie victorieuse; 70.000 baïonnettes russes dans le pays; un nombre trois fois plus

grand de soldats prêts à passer le Danube ; nous, avec une armée diminuée de moitié, après une guerre terrible ; à peine avions-nous encore 20.000 hommes sous les armes. L'Europe émue, craignant un conflit général ; seuls, abandonnés, et avec plusieurs corps d'armée russe autour de la Capitale. Et nous nous sommes opposés à la volonté catégorique et opprimante de la Russie, parce que ceux qui conduisaient alors les destinées de la Roumanie étaient convaincus que les peuples qui consentent à voir fouler aux pieds leurs droits, sont fatalement condamnés à périr. (Applaudissements). Et lorsque le Prince chancelier et lorsque l'Empereur de toutes les Russies, nous ont dit : « nous vous désarmerons », le Prince Charles a répondu, au nom du peuple roumain : « l'armée qui a lutté à Plevna sous les yeux de l'Empereur Alexandre II, pourrait être écrasée, mais jamais désarmée. (Applaudissements prolongés). Et comme un écho du Souverain, un soldat a dit, en entendant qu'une nouvelle lutte se préparait : « ce ne sera pas difficile cette fois-ci, c'est notre sol qui nous recouvrira. » (Applaudissements). Quel temps ! Alors, Souverain, gouvernement, armée et Nation, formaient un tout inséparable. Voilà le secret de notre grandeur de jadis. Autour du Prince Charles il y avait ces immortels hommes d'Etat qui avaient confiance dans l'énergie et dans le droit du peuple roumain. Aujourd'hui le Roi et le Royaume paraissent diminués, abaissés, humiliés, par les déclarations timides et ineptes que les ministres royaux ont faites dans une question profondément liée à notre existence et à notre dignité. Aujourd'hui, le Roi et le peuple sont présentés à l'Europe comme ne comprenant pas leurs droits et leur mission européenne en Orient. Falsifiés à l'intérieur, humiliés au dehors ! (Applaudissements prolongés).

Mais les ténèbres et la honte passeront, et nous apparaîtrons de nouveau ce que nous devons être à la porte de l'Orient.

Mais, messieurs, jusqu'alors, les Roumains d'au-delà des Carpathes sont tenus de croire que les ministres actuels n'ont pas compris le sentiment de douleur et de dignité de la Roumanie, lorsqu'ils ont offensé leurs légitimes aspirations. Nous, tous, de la Roumanie libre, nous sommes convaincus que leur existence est notre existence, qu'eux, sous la maison des Habsbourgs, et nous au Danube, nous avons la même mission, la même cause à défendre. Séparons-nous, messieurs, avec la conviction inébranlable que les Roumains d'au-delà des Car-

pathes vaincraient, en vertu de leurs droits imprescriptibles, et que bientôt la conscience de notre race finira par vaincre et anéantir ceux qui nous compromettent par leur ineptie et les humiliations qu'ils nous imposent ! (Applaudissements prolongés et enthousiastes).

